

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 35 (1998)
Heft: 1326

Artikel: Carte postale du Burkina Faso : Dieudonné, Zenabo, Hamido, Evariste, Moussa, Paul, ...
Autor: Pahud, Claude
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1009943>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Dieudonné, Zenabo, Hamidou

On ne revient pas indemne des voyages en Afrique noire.

D'abord, on passe d'une planète à l'autre, perdant en route tous nos repères.

Ensuite, on se trouve comme le poisson dans le marigot, pris dans la chaleur des relations sociales.

Puis, au retour, on se sent dépossédé, dénudé, un peu grelottant. Et il n'y a là aucune allusion à un quelconque vent hivernal.

AVEC UNE PETITE poignée d'heures de vol, on peut débarquer, par exemple, au Burkina Faso, et s'éviter un morceau de notre saison froide.

En un coup d'avion, les Helvètes peuvent sentir la chute de température de 1 à 30 degrés et le passage du 4^e au 164^e rang au classement mondial du PIB (le dernier est 175^e). L'espérance de vie se réduit aussi singulièrement puisqu'elle passe de 78,1 à 46,4 ans. Le taux d'alphabétisation tombe de 99 à 18,7% (source: *L'État du monde 1998*, La Découverte). Un point commun au moins: ni la Suisse, ni le Burkina Faso n'ont de débouché sur la mer.

Sorti de l'aéroport de la capitale, qui ressemble peu à Cointrin, le ton est



déjà donné: le taxi, qui a fait bien plus d'un tour de compteur, tombe en panne d'essence après... trente mètres de course lente. L'habitude est ici d'acheter l'or noir à coup d'un ou deux litres. Le li-

quide, hors de prix, est disponible dans les temples lumineux, colorés, spacieux et hygiéniquement irréprochables que sont les stations d'essence. Elles sont plus arrogantes encore, dans la quasi-obscurité citadine, plus gonflées de leur indépassable importance que nos banques même.

Décembre, c'est le milieu de la saison sèche, qui «vaut» huit mois. Pas une goutte de pluie jusqu'en avril, mais du sable, emporté par l'harmattan, qui reste en suspension, mêlé aux gaz d'échappement. Les phares jaunes se déplacent, dans un halo, comme au travers des brouillards du Rhône, dans des rues rarement goudronnées. Le mélange irrite les yeux, la gorge, encombre les sinus, se dépose en tous lieux. Les habitants de Ouagadougou luttent, sans répit et sans espoir de vaincre, contre ce sable omniprésent.

Sur la route de Bobo Dioulasso et de Ouahigouya les haut-parleurs du car déversent, outre des grésillements, un refrain à la mode: «Les temps sont difficiles». Cela ne va pas s'arranger, cette année la récolte de mil, l'aliment de base, a été catastrophique. Les prix ont déjà pris l'ascenseur et les chanceux

qui ont un salaire s'attendent à la visite prochaine de la famille vivant en brousse: solidarité oblige.

Les routes du Burkina Faso, où le goudron laisse volontiers place à la piste de latérite rouge ondulée, où les véhicules soulèvent un épais nuage de poussière qui englobe les cyclistes et leur chargement de volailles, les piétons, chèvres, moutons et zébus réfugiés sur les bas-côtés, nous mènent de village en village, composés de huttes circulaires en terre, aux toits d'herbe sèche. Ça et là se dressent les baobabs colossaux, aux troncs argentés disproportionnés, aux branches qui deviennent trop vite brindilles, avec parfois une fleur, une feuille à leur extrémité: tant d'efforts qui se réduisent à si peu d'effets, voilà une métaphore toute sahélienne. Dans ce pays plus de 80% de la population vit d'agriculture et d'élevage.

L'activité humaine est incessante: marchés sillonnés de petits vendeurs de cartes postales, de bijoux, de mouchoirs en papier, d'arachides. Conséquence de cultures d'exportation, on trouve des haricots, des carottes et même des choux, au milieu des ignames, des noix de kola, des patates douces, du maïs blanc et du mil. Le coin des tissus déborde de pagnes imprimés de couleurs bien vives, aussitôt achetés, aussitôt cousus à l'aide d'une antiquité à pédale. Le coin des viandes, le coin des poissons et des épices répandent leurs odeurs: bonnes ou désagréables, elles sont fortes.

Les vautours ne sont pas loin, perchés, ou planant et tirant derrière eux une ombre immense, – ils sont des é b o u e u r s consciencieux, indispensables et omniprésents, sinon gracieux. On voit aussi des panneaux publicitaires: Coca, Maggi, Nestlé. Aucun pays n'est assez pauvre qu'il n'y ait quelques «jertons» à grappiller.

Je dois parler du peu de livres que l'on trouve, de leur état, gonflés par l'humidité, rendus cassants par la sécheresse, ensablés, usés, rongés par les bestioles, déformés par mille lecteurs, – et chers quand même.



Quariste, Moussa, Paul, ...

Mais le Burkina Faso, plus que la somme des calamités naturelles et économiques qui lui sont infligées, c'est avant tout un formidable élan vital, l'ingéniosité de tout un peuple mise au service de la survie, c'est l'extrême lucidité et l'engagement des intellectuels et des paysans, c'est la solidarité comme valeur première, c'est aussi l'accueil et la générosité – «l'eau de l'étranger» – qui nous laisse, nous autres pauvres occidentaux, singulière-

ment orphelins, passé le seuil de l'aéroport.

Et il y a le rire, l'humour toujours prêt à servir: «Il n'y a pas de sot métier. Mon grand-père vend de l'eau au Rond-point des Nations Unies... Ma mère est mécanicienne. Moi je suis chanteur. Faites comme chez nous: on s'en fout!», chantait Black So Man.

À la fin, il faut partir. Et l'on revient avec le plein de confiance dans l'humanité, avec le sentiment de quitter

des choses essentielles pour retrouver le silence de tombeau de nos habitations et de nos quartiers. On revient avec un bout de Burkina Faso dans la tête:

– Vous avez quelque chose à déclarer?

– Des amitiés et des énergies nouvelles, un espoir de retrouvailles...

– C'est bon, passez.

Et le tout jeune baobab passe aussi – clando – au fond du sac. cp

ACÔTÉ DES ACTIVITÉS proprement touristiques, nous avons bénéficié d'un programme de visites de projets et d'associations, orchestré par Paul Taryam Ilboudo, coordinateur des projets de l'Œuvre suisse d'entraide ouvrière (OSEO) au Burkina Faso.

Parmi les organisations partenaires de l'OSEO, nous avons visité l'association de paysans Manegdbzânga, qui est centrée sur la formation: cours d'alphabétisation pour adultes; formation continue en agriculture, en gestion; école expérimentale bilingue où l'on commence la scolarité par deux ans d'enseignement en langue nationale (il y en a plus de 60 au Burkina Faso), avant d'apprendre le français. Les résultats ont stupéfié le Ministère de l'Éducation! L'association a ouvert une pharmacie et mis sur pied un établissement de petit crédit, pour aider au lancement de petits commerces et au développement de l'élevage. Cette Caisse populaire soutient l'épargne et les investissements des habitants d'une trentaine de villages.

L'OSEO soutient également l'Association des éditeurs et publicateurs de journaux en langues nationales, qui veut favoriser l'information des alphabétisés en zone rurale, cela dans les principales langues: Moore, Fulfulde, Jula, entre autres. Ce travail d'information est primordial, d'une part pour maintenir les connaissances acquises par l'alphabétisation, d'autre part pour éviter l'exclusion des 90% de Burkinabé ne parlant pas la langue officielle, le français. La visée de l'association est d'arriver à ce que les populations locales

puissent gérer entièrement leur journal, y compris la rédaction d'articles.

Nous avons rencontré également des membres du Syndicat national des enseignants africains du Burkina, qui défend les intérêts des enseignants, la qualité de l'enseignement, l'alphabétisation des filles, – plus souvent encore privées d'école que les garçons.

Au chapitre des droits de l'homme, nous avons parlé avec des responsables du Mouvement burkinabé des droits de l'homme et des peuples. Le mariage coutumier, qui autorise la polygamie, est encore «imposé» aux femmes ne connaissant pas leurs droits; le «lévirat», qui oblige les veuves à épouser le frère de leur défunt mari est encore pratiqué, – de même que l'excision. Plus généralement, le Mouvement s'attelle à la traduction de la Constitution en langues nationales; dénonce les cas de disparition de militants, de syndicalistes, et les exécutions mystérieuses lors d'opérations de «nettoyage». La démocratie burkinabé n'est pas encore parfaite...

Impossible de se rendre dans ce pays sans aller voir de près les mythiques groupes Naam. Tenus pour un modèle de synthèse entre culture africaine et modernité, ils reposent sur une structure traditionnelle, les kombi-naam, qui sont des groupements de jeunes, voués à l'entraide communautaire, où toutes les décisions sont prises en commun. L'innovation sociale, interdite par la coutume, est rendue acceptable, puisqu'elle est issue des pratiques existantes. Leur devise: plutôt qu'assister, rendre responsable.

Impossible de même d'aller à Ouahigouya sans rendre visite à l'Association Être comme les autres, ECLA, que son directeur, Moussa Bologo, était venu présenter à l'Hôtel de Ville de Lausanne en 1996, en compagnie de Luc Chessex et de ses photographes. Cette association, centrée sur l'insertion professionnelle des personnes handicapées – vouées traditionnellement à la mendicité –, vise l'autonomie financière pour ses projets et offre une gestion transparente.

Vingt-quatre personnes travaillent au montage de vélos usagés, qui viennent de France. Les pièces de vélos deviennent aussi des voiturettes pour handicapés, qui peuvent ainsi se déplacer, pédalant avec leurs bras; ECLA plante aussi des arbres, six mille à ce jour, et surtout assure leur arrosage tout au long de la saison sèche. La commune paie pour chaque arbre vivant après un an; ECLA installe et assure le ramassage des poubelles, le compostage et le triage des déchets, produit des briques en latérite qui résistent aux fortes pluies, installe des latrines publiques offrant des conditions d'hygiène inédites; ECLA a ouvert un centre d'appareillage, un centre de production artisanale, une banque d'épargne et de crédit, «Notre Banque», une pharmacie n'offrant que des médicaments génériques, – les «spécialités» sont inaccessibles à la majorité. cp

Vos dons seront efficacement utilisés:

- OSEO, mention Burkina Faso, CCP 80-1210-4.
- ECLA, BP 362, Ouahigouya, Burkina Faso.

